

# JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

## BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.  
Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 francs par an.  
» » 14 » » six mois.  
» » 7 50 » » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant,  
bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez  
MM. LAFFITTE, BULLIER et C<sup>ie</sup>, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la  
publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITTE, BULLIER et C<sup>ie</sup>, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

### ROUBAIX

24 mars 1863.

Tous les détails déjà publiés sur la défaite de Langiewicz sont loin de confirmer les bruits de la dispersion des colonnes qu'il avait sous ses ordres.

Le bulletin politique du *Moniteur* résume ainsi les derniers avis reçus du théâtre de l'insurrection :

« Il est encore impossible aujourd'hui de se faire une idée exacte des incidents qui ont accompagné la retraite de Langiewicz sur le territoire autrichien. D'après les dépêches les plus récentes, il semble que ce général n'était accompagné que d'un petit nombre de siens lorsqu'il s'est réfugié en Galicie et que son corps d'armée a été divisé en plusieurs détachements. Une dépêche de Cracovie, du 21 mars, fait mention de 2,000 insurgés à Igalomia ; une autre bande se tenait à Tropiszow ; près de Potok, un millier d'hommes se battait contre les Russes, et le corps du colonel Smiechowski était engagé à Czarkowa. »

Le dictateur Langiewicz, interné à Tarnow, où il est parfaitement traité, a pour demeure le vieux palais qui est une des dépendances de l'hôpital militaire.

Tarnow, chef-lieu du cercle de ce nom, est une ville d'environ 5,000 âmes. Il y arrive tous les jours d'autres Polonais, qui, pour éviter de tomber aux mains des Russes, ont préféré se réfugier sur le territoire autrichien. Ils ne resteront pas tous à Tarnow ; une partie d'entre eux seront envoyés à Dembika, ville du même cercle.

Les trois détachements de l'armée de Langiewicz sont commandés par les lieutenants Smiechowski, Jezioranski et Czachuzki. Le premier, avec 2,000 hommes, est à Wislica ; le second, à la tête de 1,500 hommes, se dirige vers Stasow ; Smiechowski, également à la tête de 1,500 hommes, s'est battu avec les Russes près de Czarkowa. Une partie de ses troupes ont été dispersées et se sont sauvées sur le territoire autrichien. Le reste, comprenant deux colonnes, fortes chacune de 400 hommes, s'est enfoncé dans les forêts.

Un temps nombreux d'insurgés s'est

montré dans les environs de Praga (faubourg de Varsovie). La plus grande partie des troupes du valeureux dictateur se sont ralliées, et l'insurrection, se répandant dans plusieurs provinces, lutte avec un nouveau courage.

Le comité national de Varsovie, par une proclamation du 21, reprend la direction du mouvement et appelle les Polonais aux armes.

Les chances de la domination de la Russie diminuent chaque jour. Le gouvernement russe se voit abandonné par cette partie de la noblesse sur laquelle il avait osé compter et qu'il était parvenu à se rattacher par des promesses mensongères.

A la liste des démissions récentes adressées au grand-duc, il faut aujourd'hui ajouter les noms des comtes Ladislas Malachowski et Casimir Starzenski, tous deux conseillers d'Etat.

On annonce de Posen, à la date du 22, que, depuis plusieurs jours, des estafettes russes, escortées par des détachements russes, traversent la route de Pleschen à Wreschen (grand duché de Posen), les communications intérieures le long de la frontière étaient coupées dans le royaume. Le 19, des Cosaques sont venus à trois heures de l'après-midi à Mitozaw, dans le grand-duché de Posen, escortant une estafette venant de Pyzdry. Un autre détachement est venu le même jour, à six heures un quart du soir, escortant une autre estafette.

Dans son bulletin politique d'hier le *Moniteur* dit :

« Les déplorables conséquences du conflit américain, en prolongeant la crise cotonnière, semblent avoir épuisé la résignation si digne d'éloges dans la classe ouvrière de l'autre côté du détroit. Le *Manchester Guardian* apporte la nouvelle de troubles qui ont éclaté à Stalybridge, par suite de la misère. Les magasins d'habillements destinés à être distribués aux pauvres ont été envahis et pillés par la foule mécontente de la manière dont les distributions de secours avaient eu lieu. Un détachement de hussards mandé d'Ashton en toute hâte a dispersé les rassemblements, mais après des désordres regrettables ; plus de soixante arrestations ont été opérées. » J. REBOUX.

### Moniteur du 22 mars.

PARTIE NON-OFFICIELLE.

Le ministre de l'intérieur, Vu le numéro du journal la *Gazette de France* du 21 mars 1863, lequel contient un article signé Gustave Janicot, commençant par ces mots : *L'ordre du jour a été voté*, et finissant par ceux-ci : *au maintien d'un véritable équilibre* ;

Considérant que, par un compte-rendu infidèle du discours prononcé devant le Sénat par S. Exc. le ministre sans portefeuille, l'auteur de cet article dénature et calomnie la politique du gouvernement ; Vu l'article 32 du décret organique du 17 février 1852, sur la presse :

ARRÊTE :

Art. 1<sup>er</sup>. Un premier avertissement est donné à la *Gazette de France*, dans la personne de M. Aubry Foucault, gérant de cette feuille, et dans celle de M. Gustave Janicot, signataire de l'article.

Art. 2. Le préfet de police, chargé de la direction générale de la sûreté publique, assurera l'exécution du présent arrêté.

Paris, le 21 mars 1863.

F. DE PERSIGNY.

Le *Sidèle* a reçu un communiqué au sujet d'un article dans lequel il signalait l'attention de ses lecteurs le fâcheux état dans lequel serait laissé le quinzième arrondissement de Paris, au triple point de vue de la viabilité, de l'éclairage et du service des eaux.

Le *Courrier du Dimanche* a reçu un communiqué relativement à une polémique engagée dans ce journal au sujet de divers actes de l'administration municipale.

Les journaux d'Algérie nous apportent trois avertissements reçus le 15 mars par le *Courrier de l'Algérie*, l'*Akhbar*, et le 16, l'*Echo d'Oran*.

### Pologne.

Le *Journal de Posen* du 18 publie la correspondance ci-après de Varsovie :

« On a demandé ces jours-ci à Saint-Petersbourg s'il fallait accepter la démission des membres du conseil d'Etat. Le télégraphe de Saint-Petersbourg a apporté un seul mot pour réponse : *Prognat* (chasser). Cette réponse, tout aussi authentique que d'une exécution difficile dans

les rapports entre gens bien élevés, témoigne de la mauvaise humeur qui règne dans les hautes sphères à Saint-Petersbourg.

La démission des conseillers a donc été acceptée. L'archevêque de Varsovie, Mgr Felinski, envoya sa démission au grand-duc, le lendemain du jour où cette acceptation avait eu lieu. Le grand-duc Constantin manda aussitôt chez lui le prélat et lui manifesta son étonnement d'une semblable détermination. Il est permis, dit-il, aux hommes qui entrent complètement dans la vie privée de résigner leurs fonctions, mais de la part de l'archevêque cela ne se conçoit pas, à moins de renoncer en même temps à ses hautes fonctions ecclésiastiques. Mgr Felinski répondit que le bon pasteur doit suivre ses brebis sans renoncer à sa dignité de chef de clergé catholique dans le royaume de Pologne. — « Eh bien, répondit le grand-duc, sachez que c'est un acte de rébellion que vous faites-là. — Vous voulez la guerre religieuse, à ce que je vois, vous l'aurez, la Russie est assez forte pour la soutenir. »

Voyant que Mgr Felinski ne répondait rien, le grand-duc réfléchit un instant, reconnaissant peut-être qu'il était allé trop loin, puis il congédia l'archevêque en lui déclarant que sa démission ne serait pas acceptée, qu'il la considère comme non avenue et que l'Empereur lui avait défendu expressément de l'accepter. »

Mgr Felinski a adressé une lettre au czar dans laquelle il proteste contre la solidarité qu'on voudrait établir entre ses fonctions de conseiller d'Etat et sa dignité d'archevêque. Il déclare se démettre des uns sans résigner le poste qu'il tient du chef de l'Eglise. Il avait longtemps prêché au peuple l'espérance et la foi dans les bonnes intentions du souverain ; mais aujourd'hui, en face des massacres commis par les soldats et demeurés impunis, il n'avait plus de confiance dans le gouvernement et croyait de son devoir de conscience de se séparer de lui par une démarche publique.

Le comte Ladislas Malachowski a fait parvenir de l'étranger au grand-duc sa démission du conseil d'Etat. On parle également de la démission d'un autre conseiller d'Etat, le comte Casimir Starzenski, qui se trouve actuellement à Florence.

Nous lisons dans la *France* :

« On annonce qu'une amnistie va être proclamée par S. M. l'empereur de Russie

à propos des événements dont la Pologne vient d'être le théâtre.

« On assure que le dictateur Langiewicz sera prochainement autorisé à se retirer en France avec sa famille.

« M. Bentkowski, député polonais au parlement de Berlin, qui se trouvait avec Langiewicz, est parvenu, dit-on, à gagner le grand-duché de Posen. » — (A. Renaud).

On lit dans le *Temps* :

« Nous croyons savoir que d'honorables manufacturiers ont appelé l'attention de M. le ministre du commerce sur les conséquences actuelles du décret qui autorise l'importation en franchise des tissus étrangers pour l'impression, à charge toutefois de réexportation. M. le ministre a paru frappé des inconvénients qui résultent, aujourd'hui, de l'économie de ce décret. Nous avons lieu de croire qu'il va y être apporté des modifications importantes. En dehors de l'abrogation pure et simple, il est telle combinaison qui concilierait tous les intérêts et satisfait à toutes les exigences. Nous reviendrons sur cette importante question. » — N. Claude.

D'après la correspondance de Londres que publie le *Moniteur*, un grand mécontentement règne dans les districts manufacturiers. Les causes en sont diverses, mais la principale est la manière dont les secours ont été distribués aux ouvriers atteints par la crise cotonnière. Les pauvres sont chaque jour en proie à une détresse plus profonde ; les prix des marchandises manufacturées sont encore trop bas pour déterminer la reprise de la fabrication ; le stock de coton s'accumule à Liverpool, et les patrons sont naturellement disposés, d'une part, à ne distribuer les secours qu'avec une extrême parcimonie, et, de l'autre, à ne pas élever la taxe des pauvres. Ouvriers et manufacturiers se tournent de plus en plus vers le Gouvernement. Mais ce dernier n'a indiqué par aucun signe apparent la pensée de prendre en main le soin de guérir la crise, et les esprits amis de l'agitation saisissent l'occasion pour propager leurs idées. Le député récemment élu à Plymouth, M. Ferrand, connu depuis longtemps par son hostilité envers les manufacturiers, doit adresser ce soir à la Chambre une interpellation de nature à exciter encore les esprits, déjà profondément remués par cette grave question de la misère.

A un meeting de la Compagnie du télégraphe transatlantique, on a annoncé que

### FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 25 MARS 1863.

— N° 54. —

## LES DEUX FRÈRES.

CHAPITRE XLIII. (Suite).

— Oh ! oui, Dieu le sait ! Il expie chèrement les fautes de sa jeunesse. Quant à Edith, mourir était bien ce qu'il y avait de plus heureux pour elle ; cette âme si noble et si belle n'était pas destinée à goûter le bonheur ici-bas. Je sais par les lettres de Gothard avec quel courage il supporte sa perte ; leur réconciliation était si sincère que c'est une grande consolation pour lui. — Que la pauvre Edith repose en paix !

— Tu avais pour elle l'affection d'un frère. Néanmoins, depuis que tu connais sa mort, tu étais d'avis, je crois, qu'elle convenait mieux qu'elle à Gothard. — C'est vrai, Hulda, et je le crois encore. Avec Edith, la situation, fort délicate et très-épineuse, était telle que leur mariage aurait ouvert d'anciennes blessures et en aurait peut-être même fait de nouvelles. Gothard se fût trouvé beaucoup

mieux sous tous les rapports avec Hortense, qui était précisément la femme qu'il lui fallait. Aimable et gracieuse, elle a des manières on ne peut plus avenantes, et elle supporte son sort, qui laisse beaucoup à désirer, avec une résignation digne d'une haute estime. Dans les moments douloureux où son âme sans artifice se montrait à découvert, je vis clairement quel amour profond et fidèle l'attachait encore malheureusement à Gothard. Que n'as-tu été témoin de l'aimable pudeur avec laquelle elle s'efforçait de dissimuler devant moi, l'ami de Gothard, tous ces indices révélateurs, dès que la délicate réserve de la femme triomphait de ses sentiments ! Et lorsque, à l'expiration du terme convenu, elle entendit la voiture de son mari rouler dans la cour, que ne l'astu vue porter, en quelque sorte à son insu, la main à son cœur pour refouler au fond toutes ses tortures, afin que personne ne pût voir ou deviner combien elle avait souffert depuis quelques jours. Puis avec un regard tout particulier, elle étendit le voile blanc sur Edith, qui reposait maintenant calme et paisible, tandis qu'un violent orage grondait dans le cœur agité d'Hortense. La pauvre enfant alla au-devant de son mari, et jamais homme ne m'inspira plus d'aversion que ce mielleux personnage, avec ses innombrables et puérils besoins, sa voix flûtée et sa gaze verte sur les yeux. Je ne comprends pas qu'Hortense l'ait épousé ; mais il est vrai de dire que la baillive a su mêler adroitement les cartes. Il faut que cette dernière soit très-habile dans le gouvernement de la pantoufle, car elle le pratique avec autant de succès que jadis mon aimable belle-mère.

— Pauvre Hortense ! dit Hulda en sou-

pirant. Elle avait perdu tout espoir d'être heureuse, et les éternelles criaileries de sa mère l'ont ennuyée et rendue indifférente au point qu'elle s'est laissée conduire comme un enfant docile. Le bailli, qui passe pour un excellent vieillard plein de loyauté, en a fait autant après la rupture avec son cher Gothard. On le dit aussi fort mécontent de son genre ; à peine ont-ils pu vivre un mois en bonne intelligence à Forshalla : Hortense était sans cesse obligée d'intervenir entre toutes les parties pour maintenir la paix dans la famille.

— Comment diable sais-tu tout cela, chère amie ? Pourtant tu ne fréquentes pas, que je sache, les théâtriciens de mamselle B... et, à part cette source...

— Il y en a bien d'autres encore, interrompit Hulda avec un sourire. La baronne Adlerbranth, qui m'a fait une visite avant-hier, venait de recevoir une lettre de cette contrée-là. Voilà comment tout s'explique et mes nouvelles sont parfaitement authentiques. — Mais j'entends des pas dans le salon : ce sont probablement mes parents ; viens, Hermann. »

Elle se trompait. Elle y trouva une femme d'un certain âge, dont le visage maigre et déjà ridé trahissait des chagrins et un état maladif, accompagnée d'un jeune homme très-fat, à l'air épuisé. La toilette de ce jeune homme, négligée d'ailleurs, témoignait d'une certaine élégance de mauvais aloi, comme son maintien et ses manières étaient marqués au coin d'une sottise prétention à l'effet. C'était la tante Elfride et son fils Louis, depuis trois ans déjà négociant et maître absolu de la maison et de la personne de sa mère. Le docteur Bundler et Hermann n'avaient rien négligé pour empêcher cette intimité d'intérêts, par trop étroite, d'aller trop

loin : mais l'adroit Louis sut si bien, une fois revenu de Gothenbourg, flatter la vanité de sa mère, que celle-ci, touchée de sa métamorphose — qu'elle était assez aveugle pour croire sincère — lui confia sa fortune privée, pour qu'il pût donner plus d'extension à ses affaires ; comme il songeait à se marier bientôt, et qu'il faisait, en conséquence, réparer la maison entière, Elfride se trouvait reléguée dans deux petites pièces occupées autrefois par la femme de charge.

A plusieurs reprises, Hermann offrit à sa belle-mère un asile chez lui ; mais elle était si fort sous le joug qu'elle n'osa jamais accepter cette proposition, qui aurait blessé le faux honneur de son Louis. Je suis bien, prétendit-elle toujours : c'est de moi-même que je lui ai cédé mon appartement du premier, et celui que j'occupe suffit largement à une femme de mon âge. Mais les plaintes qui ne s'échappaient pas de ses lèvres se lisaient clairement sur son visage, et la fièvre Elfride, qui portait naguère la tête si haute, n'était plus à cette heure qu'une pauvre Madeleine soumise et repentante.

Le redoublement d'attentions de son beau-frère et de son beau-fils était sa seule consolation ; néanmoins les regards du premier lui reprochaient parfois sa faiblesse par trop grande.

Bientôt cette réunion de famille s'accroît par l'arrivée du docteur Bundler et de sa femme. Le petit Eberhard était éveillé et sautait de l'un à l'autre en poussant des cris de joie ; il regut d'innombrables caresses et des joupoux à profusion, sortant des poches profondes du grand-papa et de l'immense sac à ouvrage de grand-maman. Tout respirait la joie la plus pure, car chacun disait : « Le schooner du capitaine

Muller arrivera dans quelques jours. »

On n'attendait plus qu'Adlerbranth et sa femme.

« Je vais envoyer chez eux, » dit Hulda. Mais à peine avait-elle ouvert la porte qui donnait sur l'escalier qu'elle recula en chancelant et poussa un cri de joie : deux bras vigoureux l'entourèrent et la pressèrent sur un cœur qui battait avec violence.

« Dieu soit loué ! Gothard ! » s'écrièrent ils tous. Caroline tomba presque sans connaissance dans les bras de son fils.

La surprise était si grande que personne ne pouvait exprimer par des paroles ce qu'il ressentait ; peut-être aussi l'extérieur de Gothard contribuait-il à enchaîner leurs langues en captivant leurs yeux. Ses trois années de voyage avaient opéré en lui un changement incroyable. Il ne restait plus rien de ces traits fins, enjoués et souriants qui seyaient si bien à ce jeune favori des dames, ni de l'air d'ami dédaigné, qui était au désespoir et à demi-fou quand il avait quitté sa patrie. Son visage était rayonnant de la joie de revoir sa famille ; la félicité qui remplissait son cœur colorait ses joues bruniées par le soleil du midi. Gothard était devenu un homme. Son cœur et son âme, tout en lui révélait qu'il avait dit adieu à ses années de jeunesse, riches à la fois de joies et de chagrins, de légèreté et de folies de toute espèce. Mais il n'avait point passé par cette école de l'expérience sans en garder un souvenir dont l'amertume répandait sur tout son être un nuage de sérieux, ou plutôt de mélancolie, qui ne se dissipait jamais et qui tempérait la vivacité enjouée de son esprit. Du reste, ses manières avaient quelque chose de si noble, de si viril et de si bienveillant, que sa famille fut unanimement d'avis qu'il